Zeitschrift: L'émulation jurassienne : revue mensuelle littéraire et scientifique
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 1 (1876)
Heft: 2

Artikel: Le combat naval de Trafalgar : raconté par un témoin oculaire
Autor: Imer, Frédéric
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-549635

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE COMBAT NAVAL DE TRAFALGAR

raconté par un témoin oculaire

Chacun sait que lors de l'incorporation de l'Evêché de Bâle à la France, les jeunes hommes de notre contrée furent obligés de tirer à la conscription et de marcher sous les drapeaux de la République une et indivisible, puis sous les aigles de Napoléon Ier. On nous a déjà parlé des Voirol, des Comment, des Hoffmeyer et des Gross, qui se sont distingués sur le continent et qui ont revêtu des grades plus ou moins élevés, dans l'armée de terre.

A mon tour, ayant eu la bonne fortune de mettre la main sur le journal de mer de Chs-Henri Duc, de Neuveville, sergent au 16me régiment d'infanterie de ligne, j'ai pensé intéresser le lecteur en reproduisant ses impressions sur l'affreux désastre essuyé par la flotte franco-espagnole devant le cap Trafalgar, auquel il a assisté sur le vaisseau le *Neptune*, de 80 canons.

On se rappelle les préparatifs immenses faits au printemps de 1805 par Napoléon au camp de Boulogne pour une descente en Angleterre, les ordres donnés à ses amiraux de le rejoindre pour transporter au-delà du détroit une armée aguerrie de 200,000 hommes.

Cet homme prodigieux, pour lequel il n'y avait plus de difficultés sur terre, voulait aussi, comme Xerès, commander aux éléments. Il ne voulait pas admettre que ses amiraux rencontrassent des flottes ennemies supérieures en nombre et en tactique ; il refusait de compter avec les tempêtes et les gros temps, et en véritable enfant gâté de la fortune, au lieu de mettre les choses au pis, comme l'exigeaient le déplorable état de sa marine

et la difficulté de l'entreprise, il s'obstinait toujours à les mettre au mieux : « Il s'en prend aux hommes du vice des choses, s'irrite contre les objections au lieu de les provoquer, nie les difficultés au lieu de chercher à les résoudre, accable de reproches et d'accusations les hommes du métier unanimes contre son projet, au lieu de s'éclairer des lumières de leur expérience (1). »

Le 22 août, il écrivait à Villeneuve, qui avait reçu l'ordre de se rendre du Ferrol à Brest, où il le croyait arrivé : « Monsieur le vice-amiral, j'espère que vous êtes arrivé à Brest. Partez, ne perdez pas un moment, et avec nos escadres réunies, paraissez dans la Manche. *L'Angleterre est à nous.* »

Mais Villeneuve n'avait pas osé quitter les eaux espagnoles, surveillé de près qu'il était par Nelson et Calder, afin de ne pas s'exposer à une ruine certaine.

Trompé dans tous ses calculs, la colère de Napoléon fut proportionnée à ses mécomptes : il se répandit en plaintes amères sur l'incapacité de ses hommes de mer, sur la mauvaise volonté de Decrès, ministre de la marine, sur la honteuse faiblesse de Villeneuve, qu'il qualifia à la fois de lâche et de traître, accusant en un mot tout le monde, excepté lui-même, unique auteur du mal par son infatuation et son aveugle entêtement. Il leva donc son camp et dirigea son armée sur l'Autriche, qui eut bientôt à ressentir ses coups.

Le 20 octobre, Ulm capitule; le 13 novembre, l'armée française entre à Vienne. Napoléon s'y arrête peu et marche à la rencontre des Austro-Russes, qu'il devait battre dans la célèbre bataille d'Austerlitz (2 décembre 1805).

Que devenaient ses flottes pendant ce temps ?

Le 18 novembre, Napoléon était à Znaïm en Moravie, marchant au-devant d'Alexandre, le cœur enivré de ses prodigieux succès et la tête pleine des projets les plus grandioses, lorsque Berthier lui remit silencieusement, au moment où il se mettait à table, une dépêche qui allait lui rappeler qu'il était mortel. Cette dépêche contenait le récit sommaire du désastre de Trafalgar.

Villeneuve, ainsi que ses instructions l'y autorisaient, avait pris sur lui de faire voile pour Cadix, au lieu de se diriger sur Brest, où il savait que les flottes de Calder et de Nelson avaient rejoint celle de Cornwallis, qui bloquait le port où était enfermé Ganteaume.

Il s'y trouvait encore le 10 octobre, lorsqu'il reçut de Napoléon l'ordre

(1) P. Lanfrey. Histoire de Napoléon Ier, tome III, p. 292.

formel et direct, daté du 14 septembre, de sortir de Cadix avec l'escadre combinée, de toucher à Carthagène pour rallier les vaisseaux espagnols qui s'y trouvaient, de se rendre ensuite à Naples pour appuyer le corps de Saint-Cyr et faire aux croisières anglaises de Malte le plus de mal qu'il pourrait, et enfin de se retirer sur Toulon. Afin de prévenir chez Villeneuve toute tentative d'éluder ces ordres, il ajoutait ces paroles significatives : « *Notre intention est que partout où vous trouverez l'ennemi en forces inférieures, vous l'attaquiez sans hésiter et ayez avec lui une affaire décisive.* »

Ensuite d'ordres aussi positifs, suivis de menaces de rappel en cas de désobéissance, l'infortuné Villeneuve dut se soumettre, la mort dans l'âme, à affronter l'escadre de Nelson, qui tenait la mer devant Cadix avec 27 vaisseaux de haut bord.

Villeneuve disposait de 33 vaisseaux ; il en avait donc six de plus que son illustre adversaire, sans compter cinq frégates et deux briks. Mais la plupart de ces bâtiments étaient incapables d'opérer une manœuvre tant soit peu compliquée, surtout en face de l'ennemi ; une partie de leurs matelots, principalement les espagnols, n'avaient jamais tenu la mer, et tous étaient d'une complète inexpérience dans ce qui constitue la principale force d'un vaisseau de guerre, c'est-à-dire le service de l'artillerie.

Ces préliminaires étaient nécessaires pour l'introduction du récit de notre sergent d'infanterie. Je dois cependant encore indiquer le plan de bataille de Nelson. Persuadé que Villeneuve serait forcé de se présenter à lui avec ses vaisseaux rangés sur une seule ligne, selon les règles de l'ancienne tactique, il avait résolu d'aborder la flotte franco-espagnole non avec une ligne parallèle, mais avec deux colonnes qui gouverneraient sur elle à angle droit, sauf à se déployer plus tard de façon à ce que l'ordre de marche pût être en même temps l'ordre de combat. La première de ces colonnes se porterait sur le centre où devait se trouver le vaisseau amiral, tandis que la seconde se jetterait sur l'arrière-garde. De cette manière, il aurait le temps de réduire ou d'anéantir toute cette partie de l'escadre combinée avant que l'autre pût venir à son secours. Il réservait la part la plus facile de cette double tâche à son collègue et ami Collingwood, qui devait avoir sur l'arrière-garde une telle supériorité de forces, qu'une partie de ses vaisseaux deviendrait promptement disponible pour aider Nelson dans la lutte inégale qu'il allait engager contre le reste de la flotte.

Après avoir achevé ses préparatifs avec le calme et la résolution d'un homme pour qui un parti, même désespéré, était devenu un bienfait, Villeneuve sortit de Cadix le 20 octobre, se dirigeant du nord au sud. Pen-

dant la nuit, les deux flottes se rapprochèrent sensiblement, éclairant leur route avec des feux de Bengale. Le 21 octobre, à la pointe du jour, l'escadre combinée découvrit l'ennemi à environ deux lieues et demie à l'ouest, position qui donnait à ce dernier l'avantage du vent qui soufflait de l'ouest. On apercevait au sud-est, à une distance de quatre lieues, le cap Trafalgar. A la direction que prenait l'escadre ennemie, l'œil exercé de Villeneuve ne tarda pas à pénétrer le plan de Nelson, par lequel la retraite sur Cadix lui serait coupée. Il fit aussitôt virer de bord à sa flotte, qui se trouva ainsi avoir le cap sur Cadix au lieu de l'avoir sur Gibraltar, manœuvrant du sud au nord sur une ligne, dont le contre-amiral Dumanoir tenait la tête, Villeneuve le centre sur le *Bucentaure*, et l'amiral espagnol Gravina la queue.

Laissons maintenant la parole au journal de notre sergent.

« Vers onze heures du matin (29 vendemiaire), les Anglais, forçant de voiles, se trouvèrent à babord de notre escadre. M. Villeneuve, accompagné d'un aspirant portant l'aigle impériale, fit le tour des batteries du *Bucentaure*, et l'équipage jugea d'opposer la force à la force. On doit bien s'imaginer que chaque commandant de vaisseau imita l'exemple de M. l'amiral : ce que j'affirme, c'est qu'à bord du *Neptune* où j'étais, M. Maëstral, commandant le dit vaisseau, et M. Marin, major de notre régiment, jurèrent les premiers de soutenir l'aigle impériale et furent suivis de toutes les voix de l'équipage. Alors les airs retentirent du cri : « Vive l'empereur. » Les musiciens de notre régiment jouèrent ensuite différents airs avant le combat.

« L'attaque commença, dis-je à peu-près à midi. Les Anglais se portèrent sur trois points. Un vaisseau ennemi (1) engagea vivement le combat avec la *Ste-Anne*, vaisseau espagnol de 112 canons qui était presque à la queue de notre escadre. Ce dernier se trouvant de suite dématé ne résista pas longtemps et amena son pavillon. Le feu se continua avec chaleur, et en moins de trois heures douze vaisseaux tant anglais que français, furent dématés. L'Anglais (2) amarina le *Bucentaure* et plusieurs autres ; il fit ensuite prisonnier M. Villeneuve, ainsi que beaucoup d'officiers tant de terre que de mer.

« Les deux escadres, pêle-mêle, se battirent avec le plus grand acharnement jusqu'au déclin du jour. Alors on aperçut un vaisseau que le feu embrasait ; à l'instant on ne fut pas d'accord sur le nom que portait le dit vaisseau, cependant on assura que c'était l'*Achille*, vaisseau français.

(1) Le *Royal-sovereign*, de 110 canons, monté par Collingwood.

(2) Le *Victory*, pe 110 canons, monté par Nelson.

« La *Sainte-Trinité* (le plus beau vaisseau qui existait peut-être en Europe), qui après les trois premières heures du combat n'était nullement endommagé, voulant porter secours à nos vaisseaux prisonniers, fut amariné par les Anglais qui le firent couler après une soi-disant révolte de l'équipage.

» On tient aussi pour certain que sur les cinq heures du soir l'ennemi reçut un renfort de sept vaisseaux, lesquels ne donnèrent point dans cette affaire. La nuit étant venue, le combat se termina et des débris de notre escadre, onze vaisseaux, tant français qu'espagnols, revinrent près de Cadix, vers les deux heures du matin. La mer devint alors orageuse et les vents contraires à l'ennemi pour emmener les vaisseaux pris à Gibraltar. Le 30 vendémiaire, le vaisseau de l'amiral espagnol et un autre furent dématés par le mauvais temps. Le même jour, sur les six heures du soir, le *Bucentaure* et l'*Algésiras*, abandonnés par l'ennemi, arrivèrent : le premier mouilla près d'un rocher, vis-à-vis le fanal de Cadix et tira le canon de secours ; le second réussit mieux et se plaça à l'abri des rochers qui sont très fréquents dans la rade.

« Le 1er brumaire, à la pointe du jour, on entendit de nouveau tirer le canon à bord du *Bucentaure* ; c'étaient de prompts secours qu'il demandait car la veille on n'avait pu lui en porter. Des embarcations de la ville de Cadix et des différents vaisseaux lui furent envoyées. C'était pitoyable, à ce qu'on rapporte. Ces malheureux, qui avaient passé la nuit la plus cruelle, abandonnant tout ce qu'ils possédaient, se jetèrent en foule dans les susdites embarcations. Beaucoup de soldats et de marins, sans savoir nager, se laissèrent tomber à la mer ; mais on leur tendait des avirons afin de les sauver. On y réussit, quoique les embarcations, approchant avec peine du navire, entraînassent dans de grandes difficultés. Arrivés sur les différents vaisseaux, ces malheureux, les larmes aux yeux, épanchaient leurs chagrins dans le cœur de leurs camarades en les embrassant à plusieurs reprises. Ils disaient : 1° que quatre cents hommes de leur équipage étaient hors de combat ; 2° que le sang coulait encore dans les batteries ; 3° que M. Villeneuve ne s'était rendu qu'à la dernière extrémité ; 4° que depuis le combat, le *Ducentaure* faisait beaucoup d'eau ; 5° qu'ayant été abandonné par les Anglais, par rapport au mauvais temps, ils s'étaient saisis de leurs vainqueurs et les avaient constitués prisonniers à leur tour ; 6° qu'enfin, par malheur, ils avaient mouillé d'une roche, de laquelle ils ne pouvaient, à chaque minute, qu'attendre la mort, si on ne les eût secourus au plus vite.

» Le même jour, M. Cosmao, le plus ancien des commandants, signala un nouveau départ et on fit une nouvelle sortie. Vers les cinq heures du soir, les onze vaisseaux revinrent au port de Cadix en ramenant la *Ste-Anne*, trouvée sur le champ de bataille et abandonnée par les Anglais. —

A notre rentrée, on ne vit plus que la carcasse du *Bucentaure*. Le lendemain, les débris de ce vaisseau, poussés par la marée, passèrent près de notre vaisseau. Dans la nuit, deux vaisseaux espagnols se jetèrent à la côte; cependant les hommes furent sauvés.

» Le 2 brumaire, l'*Aigle*, quoique dématé, ayant aussi été abandonné par les Anglais, arriva et mouilla le mieux possible. Le 3, on envoya une ancre à l'*Indomptable*. Sur les 4 heures de l'après-midi il mit à la voile afin de se rapprocher des autres vaisseaux. Il ne put réussir dans son projet et mouilla de suite, et à 9 heures du soir son ancre cassa sans qu'on pût lui porter secours. Il se jeta à la côte, se partagea en différentes parties et coula pour ainsi dire de suite. Sur 1300 hommes qui étaient sur ce vaisseau, compris 20 hommes venus du *Bucentaure*, 150 échappèrent à ce naufrage et furent portés sur le sable par d'énormes vagues, car la mer était très agitée. A l'égard de deux compagnies que notre régiment avait sur ce vaisseau, il n'y eut qu'un officier et quelques soldats qui se sauvèrent.

» Il serait difficile de peindre la situation de ces malheureux lorsque l'ancre cassa; les cris et les gémissements se faisaient entendre d'un bout du vaisseau à l'autre; le désespoir était peint sur tous les visages. On allait, on venait, on se regardait sans avoir la force de proférer une parole. Du côté de Ste-Marie, où ces malheureux arrivèrent, les hommes échappés reçurent tous les secours possibles. Quel est l'homme, fut-il de bronze, qui ne sera pas attendri si jamais on met au jour le détail exact du combat et de ses funestes suites!

» Quant au *Neptune*, sur lequel j'étais, on fut aussi dans de cruelles crises pendant la tempête. A chaque instant on était sur le point de se jeter à la côte: comme j'ignore ce qui aurait pu en résulter, je dois rendre grâce à la Providence de m'avoir accordé sa divine protection. Aussi M. Maëstral, commandant le susdit vaisseau, profita-t-il d'un vent un peu favorable afin de rentrer plus avant en rade, où l'on ne courut désormais plus aucun danger.

» Définitivement, voici les principaux résultats:

» M. Villeneuve, prisonnier de guerre, M. Gravina, grand amiral d'Espagne, blessé dangereusement, l'amiral Nebson, tué au combat, ainsi que le contre-amiral Magon, qui était à bord de l'*Algésiras*. De plus, nous ne comptons ici en rade, à Cadix, que onze vaisseaux sur 33 présents à l'époque du 29 vendémiaire au 14; encore ont-ils besoin d'être réparés. On évalue la perte de nos vaisseaux à 22, y compris la division du contre-amiral Dumanoir, dont jusqu'à présent on n'a point de nouvelles. Les Anglais en accusent aussi 17, tant coulés que jetés à la côte, surtout un, où était le trésor de l'armée. A l'égard des hommes hors de combat, le nombre en est

considérable de part et d'autre (1). A parler franchement, ce sont deux détruites.

» Le 5, les blessés et les malades débarquèrent. On ne peut que louer l'empressement qu'apportèrent les Espagnols dans cette occasion. Ils vinrent en foule sur le bord de la mer ; tout fut mis à réquisition pour recevoir les dits blessès. Cabriolets, chaises à porteurs, brancards, matelas, etc. ; enfin, des soulagements de toutes espèces furent préparés dans les hôpitaux. D'autre part, on ramassait les morts que la mer avait rejetés sur le sable, ainsi que les débris des vaisseaux coulés.

» Le 7, les troupes de terre débarquèrent et casernèrent de suite. On vit alors les débris de l'armée expéditionnaire. Sur deux bataillons de notre régiment, au nombre de 1900 hommes en partant de Toulon, on n'en compte actuellement que 550, sans y comprendre les malades laissés à Nigs et les prisonniers faits au combat du 29 vendémiaire. Le 2me, le 67me, un bataillon de Suisses et plusieurs détachements de différents régiments éprouvèrent à peu près le même sort.

« Un brave marin, dont les cheveux avaient blanchi sous divers pavillons, s'approcha de moi la veille de mon débarquement et me dit, en versant un torrent de larmes : « Mon ami, je sers ma patrie depuis trente-six » ans, et jamais je n'ai vu nn combat de cette nature ou plutôt une bou- » cherie aussi sanglante en si peu de temps. Si nous avons le bonheur » qu'une paix solide se conclue bientôt et que vous retourniez au sein de » votre famille, vous pourrez l'assurer que pendant le temps que vous fû- » tes embarqués, vous vous êtes trouvé exposé à tous les dangers que l'on » éprouve en parcourant les mers. » Pour terminer notre conversation, je partageai les mêmes mouvements de sensibilité et nous nous quittâmes en nous souhaitant mutuellement un heureux avenir.

» Le 8, les Anglais croisant devant le port rendirent beaucoup de blessés, tant Français qu'Espagnots. Le 9, l'ennemi croisant toujours devant le port de Cadix et voulant sans doute emmener l'*Argonaute*, vaisseau français qui n'avait pu mouiller plus avant qu'à l'entrée de la rade, envoya une décharge sur ce faible vaisseau, mais cette faible escarmouche n'eut point de suite ; l'ennemi se retira le même jour. Quelques embarcations furent envoyées à l'*Argonaute*, qui le firent rentrer plus avant, où il est en sûreté maintenant.

» Il paraît aussi certain, suivant la *Gazette de France*, que la division de Rochefort a été plus heurense que la nôtre et qu'un convoi considérable, appartenant aux Anglais, est tombé en son pouvoir.

(1) Les Français avaient perdu plus de 7000 hommes, les Anglais à peine le tiers. P. LANFREY, *Histoire de Napoléon Ier*, tom. III, p. 370.

» On parle aussi du départ des troupes de terre pour la France.

» Je termine l'extrait de mon voyage avec le cœur navré de douleurs, en me rappelant les événements sinistres qui sont arrivés à une escadre aussi forte. Si nous eussions remporté, sur mer, des avantages proportionnés à ceux de l'armée de terre, lesquels sont innombrables, la paix générale se concluerait sur-le-champ. Néanmoins, que l'empereur continue ses exploits, et nous l'obtiendrons sous peu sur le continent.

» Cadix, le 16 brumaire, an 14.

Nota. On affirme que la division du cpntre-amiral Dumanoir a été totalement détruite aux environs de Rochefort. »

Ici se termine le rapport du sergent Duc. Il le fait suivre du *Rapport du capitaine Lucas sur le combat et la perte du vaisseau* LE REDOUTABLE, *qu'il commandait à l'affaire du 29 vendémiaire, an 14 (21 octobre 1305)*, du nom de tous les vaisseaux qui composaient l'escadre combinée franco-espagnole, ainsi que ceux de la flotte anglaise, avec la force de canons de chacun. Puis viennent, à partir du 16 janvier 1806, départ de Cadix, toutes les étapes faites, jour par jour, en Espagne, en France, en Italie, en Tyrol, en Baviére, en Saxe. dans le Hanovre, en Prusse, en Poméranie, en Mecklenbourg, à l'île de Rugen, en Silésie, à Hambourg, dans la Prusse rhénane, pour s'arrêter le 3 mai 1806 à Wesel. Etant retourné à Toulon avec son régiment, il fut licencié le 30 mai 1810, à l'âge de 34 ans, avec une pension de retraite de 197 francs, et il revint à Neuveville pour s'y établir et y mourir le 27 mai 1822, d'une maladie de poitrine.

En lisant le récit de notre sergent, la première remarque qui se présente à l'esprit est celle-ci : Mais quelle part a donc prise le *Neptune* à la terrible lutte près du cap Trafalgar ? Le journal est écrit d'un style sobre, exempt d'emphase et surtout de vanterie. C'est très louable, sans doute. Toutefois, on désirerait que cette sobriété n'allât pas, quant à l'action du *Neptune*, jusqu'au silence complet. Il faut en conclure que le commandant Maëstral a trouvé moyen de naviguer prudemment à distance du feu et de ne pas se conformer à la proclamation que son chef adressait à l'escadre avant le combat : « Tout capitaine qui n'est pas au feu n'est pas à son poste, et un signal pour le rappeler serait pour lui une tache déshonorante. » (1)

Le contre-amiral Dumanoir, qui commandait l'avant-garde, en fit autant. En se conformant à l'esprit de cette proclamation, cet officier aurait dû rabattre son corps d'armée sur la colonne de Nelson à mesure qu'elle avançait sur le centre. Il n'exécuta son mouvement que très tard, sur l'ordre expres de Villleneuve, et avec une extrême lenteur, soit qu'il fût contra-

(1) Thiers, dans son *Histoire du consulat et de l'empire*, dit que le *Neptune* se porta jusqu'à l'arrière-garde, échangeant des coups de canon avec les vaisseaux anglais.

rié par le calme, ainsi qu'il l'allégua plus tard dans son *Mémoire justificatif* soit qu'il jugeât dès lors que cette manœuvre le perdrait lui-même sans sauver le reste de la flotte.

Les onze navires réfugiés dans le port de Cadix y restèrent bloqués jusqu'à l'époque où ils tombèrent au pouvoir des insurgés espagnols.

St-Béatenberg, 24 juillet 1875.

Fréd. Imer.